

Abraham : quitter son pays ! Pourquoi ? Pour quoi ? Pour qui ?

Florence Taubmann

DANS **PARDÈS 2013/1 N° 53** , PAGES 111 À 119

ÉDITIONS **IN PRESS**

ISSN 0295-5652

ISBN 9782848352695

DOI 10.3917/parde.053.0111

Date de mise en ligne : 26/11/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-pardes-2013-1-page-111?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour In Press.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Abraham : quitter son pays ! Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

FLORENCE TAUBMANN

EN PARTANT de quelques réflexions préliminaires sur le départ, nous ferons retour à quelques épisodes bibliques.

POURQUOI PART-ON ? POURQUOI QUITTE-T-ON SON PAYS ?

À cette question il existe un certain nombre de raisons que je qualifierais de négatives. Les difficultés économiques, voire la famine sont des causes de départ et de déplacement depuis l'aube des temps. Dans la Genèse, on voit par exemple Abraham, mais plus tard également Jacob et ses fils devoir partir pour l'Égypte à cause de la famine qui règne en Canaan.

Un environnement politique hostile, des discriminations, voire des persécutions sont aussi des causes de fuite et de déplacement. Ainsi c'est la souffrance du peuple hébreu en Égypte qui émeut le Créateur et le pousse à solliciter Moïse pour l'en faire sortir. Et dans toute l'histoire du peuple juif au milieu des nations, des communautés ont dû souvent s'exiler pour échapper à la persécution. Mais dans tous ces cas, même s'ils sont poussés par les circonstances, les exilés décident de leur départ.

En revanche il est une forme de départ forcé où leur décision n'intervient plus, est même violée : c'est la déportation. La déportation biblique archétypale, commandée par Nabuchodonosor, conduit les habitants de la Judée à Babylone. Au cours des siècles d'autres déportations auront lieu. Les esclaves transportés d'Afrique vers le nouveau monde en sont un exemple économique. Au ^{xx}e siècle on songe aux Arméniens déportés sur les routes de la mort juste avant la Première Guerre mondiale, puis surtout, pendant la Seconde Guerre mondiale aux juifs déportés vers les

camps d'extermination, archétype du génocide, puisque leur destination est l'anéantissement, désigné par la terrible expression « solution finale ».

Mais il existe également des raisons positives au départ : l'espoir d'une vie meilleure, la réputation d'accueil de tel ou tel pays peuvent provoquer une migration, même si les conditions de vie dans le pays de départ ne sont pas catastrophiques. Par exemple les États-Unis ont toujours possédé ce pouvoir d'attraction en apparaissant comme le pays de la liberté, le pays de tous les possibles. Ou encore, les Juifs russes et polonais au tournant du ^{xx}e siècle, qui non seulement fuyaient les pogroms, mais rêvaient d'être heureux comme Dieu en France, ce pays où une partie des habitants pouvaient se mobiliser pour défendre un Dreyfus.

Il peut encore y avoir des raisons idéologiques ou religieuses : au temps où l'empire soviétique n'avait pas encore dévoilé toutes ses horreurs, il existait des communistes qui choisissaient d'aller y vivre. Dans les années 1970, une certaine jeunesse occidentale, désirant rompre avec la société de consommation, partait vivre dans des ashrams en Inde ou à Katmandou.

Il y a enfin le départ du nouveau pays pour faire retour à l'ancien pays. Comment le comprendre ? Quelle est sa signification ?

Sur le mode négatif il peut être le signe d'un échec : échec économique, échec d'intégration au nouveau pays. Il peut être le signe d'un refus : refus d'une installation définitive dans l'ailleurs, ressentie comme une infidélité ou une trahison, refus de renoncer à l'origine, à l'identité première.

Parfois ce départ-retour a effectivement lieu. Il peut être source d'épanouissement pour certains, mais souvent il est source de déceptions, de problèmes. Et parfois ce retour n'est pas possible et reste à l'état de regret, de fantasme. J'ai assisté plusieurs fois dans des familles portugaises à de véritables dilemmes personnels, ou à des conflits familiaux sur ce départ-retour. Tirillée entre la génération des parents et la génération des enfants, la génération intermédiaire était amenée à se poser la question du sens de ce départ-retour : est-il orienté vers le passé ou vers l'avenir ? À quelle condition la terre ancienne peut-elle devenir terre nouvelle et ne pas être un simple réservoir à nostalgie ou à fantasmes ?

Cette thématique du départ-retour nous conduit maintenant à poser la question spécifique du lien du peuple juif avec Israël. Il ne s'agit pas de redéfinir le ou les sionisme(s) dans leur complexité, mais de souligner simplement la spécificité d'un départ-retour vers la terre d'Israël. Cette spécificité a un nom : l'*aliya*, que l'on peut traduire par montée, ascension. Tandis que le terme retour lui-même, la *techouva*, a le sens religieux de retour à Dieu.

Ce rapport complexe du peuple juif au déplacement, au départ, au retour ne se nourrit pas seulement d'une histoire « négative » de persécutions et d'extermination, mais également d'une histoire « positive » que l'on peut symboliser par le terme d'Alliance et qui émane des récits bibliques et de leur lecture à travers les siècles.

Alors départ, retour, *aliya*, *techouva*... tout cela ne relève pas d'une simple décision rationnelle, mais d'un appel, d'une vocation !

TROIS QUESTIONS S'ENSUIVENT

Concernant le peuple juif, pourquoi et comment certains reçoivent-ils cet appel au départ-retour, et d'autres pas ? Et ceux qui ne le reçoivent pas sont-ils tous simplement ceux qui ne le reçoivent pas (avec la marque ou le sentiment d'un manque) ? Ou bien sont-ils autres, requis par une autre vocation, celle de demeurer « résidents temporaires », « diasporiques » ?

Concernant les nations, ce rapport spécifique du peuple juif à la Terre d'Israël est-il une singularité à tolérer, aimer, ou vilipender (comme cela se fait si souvent) ? Ou bien s'agit-il d'un archétype à valeur symbolique et pédagogique universelle qui pourrait aider les autres peuples à se comprendre eux-mêmes dans leur rapport à l'histoire et à la terre ? Pensons par exemple à la manière dont par les esclaves noirs du Nouveau Monde se sont identifiés au peuple hébreu esclave en Égypte puis libéré sous la conduite de Moïse à travers les negro spirituals et les gospels. Ils ont ainsi cultivé une force de révolte et une espérance de libération qui ont contribué à leur émancipation.

Concernant le peuple palestinien, on voit que cet archétype du « retour » peut être utilisé de manière plus problématique. Ainsi il faut relever la forme de mimétisme à l'œuvre dans l'imaginaire palestinien, utilisant les termes de *naqba* et de « droit au retour ». Le versant négatif et insupportable de ce mimétisme est la volonté d'appropriation, le négationnisme vis-à-vis de l'histoire juive et le développement d'une culture de haine et de mort. Mais un enjeu positif pourrait se dégager : construire une histoire de vie où il s'agirait de lire son propre départ – retour, en apprenant à marcher grâce à l'autre et à côté de lui – guidé par son histoire et son expérience de l'autre.

BABEL ET LA DISPERSION

L'histoire d'Abraham vient après l'histoire de la tour de Babel, et nous pouvons être frappés par une opposition entre la construction d'une tour qui doit monter jusqu'au ciel, et le voyage d'Abraham qui doit « aller » vers lui-même, vers le pays que Dieu lui donnera à voir.

Verticalité d'un côté, projet de toute-puissance collective et d'affirmation de soi en se faisant un nom, horizontalité de l'autre, où un homme part avec les siens sur un chemin d'aventure, placé sous les signes de la confiance en une voix qui proposera à cet homme une alliance et un nouveau nom.

Mais il faut ajouter, en s'attardant sur l'épisode de Babel, que la construction de la tour est motivée par la peur d'être « dispersés » sur la surface de la terre, et que la réaction divine à l'entreprise humaine est finalement de « descendre, de brouiller le langage, puis de disperser les humains sur toute la surface de la terre ». Babel, porte des cieux, devient Babel, lieu de confusion, d'incompréhension réciproque. Cependant Dieu s'y est engagé avec Noé : il n'y aura plus de déluge.

Pris à la lettre, le récit nous invite à interpréter le résultat de l'entreprise de Babel de manière négative, comme une punition. Mais on peut également l'entendre comme un retour au premier projet divin, tel qu'exprimé dans le premier récit de la Genèse quand Dieu bénit l'humain et lui dit : « *Devenez nombreux et remplissez la terre.* »

De fait, ce qui recommence après Babel, comme après le déluge et l'Alliance avec Noé, c'est ce projet anthropologique de la vie humaine inscrite dans un temps généalogique. Les humains ont des noms, et ils enfantent des humains qui reçoivent à leur tour un nom, puis ils meurent, et leurs enfants engendrent à leur tour des humains.

En ce sens le départ est non seulement lié aux nécessités vitales d'une société nomade, ou semi-nomade, mais il est chargé d'un surplus de signification. Partir n'est pas seulement partir pour manger, c'est être appelé à « quitter et à aller », pour échapper au danger d'idolâtrie, et pour se mettre en quête du divin, de la vérité !

LE DÉPART DE TÉRAH ET DE SA FAMILLE

Le premier départ dont il est question n'est pas celui d'Abraham, mais celui de son père Térah.

Abraham : quitter son pays! Pourquoi? Pour quoi? Pour qui?

Térah vécut soixante-dix ans et fit enfanter (engendra) Abram, Nahor et Haran. Voici la famille de Térah : Térah fit enfanter Abram, Nahor et Haran. Haran fit enfanter Loth. Haran mourut avant son père Térah dans le pays de son enfancement, à Our des Chaldéens. Abram et Nahor prirent femme; l'épouse d'Abram s'appelait Sarai et celle de Nahor Milka, fille de Haran, père de Milka et père de Yiska. Et Sarai était stérile, pour elle pas d'enfanceau. Et Térah prit Abram son fils et Lot fils d'Haran, fils de son fils, et Sarai sa bru, femme d'Abram son fils. Et ils sortirent avec eux de Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan et ils arrivèrent à Harrân où ils habitèrent. Les jours de Térah furent de deux cent cinq ans et il mourut à Harrân. (Genèse 11, 26-32)

Certains commentateurs présentent Térah comme idolâtre, officier du tyran Nemrod. À Ur en Chaldée étaient adorées de nombreuses divinités, dont celle de la lune : Nannar. Alors Abram est celui qui s'oppose à son père et à Nemrod. Et il est jeté dans la fournaise après avoir brisé les idoles domestiques de son père. Selon le Traité Aboth, c'est la première épreuve des dix que va affronter Abram-Abraham.

Mais une autre version rapporte que Nemrod laisse Abram sortir de prison pour ne pas en faire un martyr. Et le départ de Térah est présenté comme une fuite devant la conquête d'Ur par Hamourabi le roi de Babylone.

Il faut noter que Térah part avec toute sa famille, sauf son fils le plus jeune Haran, mort avant lui (ou devant lui) à Ur de Chaldée, après avoir engendré Loth, Milka (qui épouse Nachor) et Yiska.

POURQUOI CET ARRÊT ?

Le pays de Térah et de sa famille est, selon Genèse 11, 28, Our, une ville située au sud de la Mésopotamie (l'Irak actuel). Cette cité connut un grand éclat à la fin du III^e millénaire, plus de vingt siècles avant notre ère, mais la précision « Our des Chaldéens » suppose l'arrivée au pouvoir des Chaldéens, c'est-à-dire des Babyloniens, qui n'a eu lieu que vers la fin du VII^e siècle. Our, comme Harrân, ville citée plus loin au verset 31, ont repris de l'importance au VI^e siècle sous le règne de Nabonide, le dernier roi de Babylone (556-539) avant que les Perses ne conquièrent la Babylonie et mettent fin à l'exil d'Israël.

Le groupe part d'Our avec l'intention d'aller au pays de Canaan. Il remonte d'abord vers le nord de la Mésopotamie, en restant dans les zones fertiles, et va jusqu'à Harrân, une ville qui serait aujourd'hui au sud

de la Turquie, près de la frontière syrienne. Mais au lieu de redescendre vers le sud, vers le pays de Canaan, la famille ne va pas plus loin, reste à Harrân et s'y installe. Nachor y fait souche, avec ses deux enfants Laban et Rebecca, et à la génération suivante Jacob viendra s'y réfugier et prendre comme épouses Rachel et Léa.

Térah s'est donc arrêté à mi-chemin. Et *Les Pères* pose la question : « S'est-il arrêté à mi-chemin de la vérité comme il s'est arrêté à mi-chemin dans sa montée en Terre Sainte ? » (Elie Munk, p. 119). Nachmanide pense que Térah a reconnu Dieu avant sa mort, mais que, même si ce n'est pas le cas, il a sa part au monde futur, car si Dieu punit les enfants pour les péchés des pères, il récompense, en contrepartie, les parents pour les mérites de leurs enfants.

Du départ de Térah et des siens nous pouvons simplement dire qu'il sert de prologue à l'entrée dans l'histoire, à travers des destins singuliers : le destin du père, le destin des fils : Haran, qui meurt prématurément, mais qui a eu des enfants, Abram, qui épouse Saraï, une femme stérile, dont on apprendra par la suite qu'elle est sa demi-sœur, enfin Nachor.

Mais à cette entrée dans l'histoire par le départ, il manque quelque chose d'essentiel qui va survenir au chapitre 12 de la Genèse.

LE DÉPART D'ABRAM-ABRAHAM

Et l'Éternel dit à Abram : « Pars hors de ton pays, hors de ton enfantement, hors de la maison de ton père, vers le pays que je te ferai voir pour que je fasse de toi une grande nation, et que je te bénisse et que je grandisse ton nom. Et sois bénédiction, que je bénisse ceux qui te bénissent – mais celui qui te méprise, je le maudirai ; et que par toi acquièrent pour eux bénédiction toutes les familles de la terre. (4) Abram partit comme le lui avait dit le Seigneur, et Lot partit avec lui. Abram avait soixante-quinze ans quand il quitta Harrân. Il prit Saraï sa femme, Lot son neveu, tous les biens qu'ils avaient amassés et les êtres qu'ils avaient acquis (faits) à Harrân. Ils sortirent pour le pays de Canaan. (Genèse 12, 1-5)

Une question se pose : Abram est-il déjà parti avec son père ? Reçoit-il l'appel de Dieu alors qu'il est déjà à Harrân ou le reçoit-il à Our en Chaldée ?

Quand Dieu s'adresse à Abram il lui dit : « Va pour toi-même hors de ta terre, hors de ta famille, hors de la maison de ton père, vers le pays que je te ferai voir. »

« Hors de ta terre » semble indiquer qu'Abram a reçu cet appel à Our. Mais l'enchaînement chronologique des récits, tel que reçu par le rédacteur biblique, laisse penser qu'il était déjà parti avec Térah et toute sa famille et qu'il se trouvait donc à Harrân.

Jean Calvin, dans son *Commentaire de la Genèse*, pointe cette question pour lui donner la réponse suivante :

L'autorité est attribuée au père d'avoir pris et mené son fils. Et incontinent après, il apparaîtra plus que notoirement qu'Abram fut appelé par Dieu avant qu'il bougeât le pied pour sortir hors du pays de sa naissance et nous ne lisons que son père ait été appelé. On peut donc conjecturer que l'oracle de Dieu lui fut manifesté par le rapport de son fils. Car le commandement qui était fait à Abram de sortir ne l'empêchait pas d'attester à son père qu'il ne s'en allait pas pour une autre cause, sinon qu'il préférerait le commandement de Dieu à tout ce dont il pourrait être redevable aux hommes.

Quoi qu'il en soit, l'important est qu'Abram reçoive cet appel personnel de Dieu au départ. Simplement, il est également intéressant de l'entendre en écho avec la décision de son propre père.

Car cela rejoint ce que je disais tout à l'heure à propos des raisons de partir. Elles sont diverses et elles sont souvent mêlées.

En l'occurrence, l'écoute par Abram de l'appel de Dieu peut être considérée comme ce qui donne sens, ou un surcroît de sens, à la décision du père Térah, et en même temps ce qui donne secrètement à Térah la force de réaliser son projet (Calvin).

Ou encore, Abram peut être considéré comme celui qui réalise le vœu profond de son père, qui n'a pas été mené jusqu'au bout, puisqu'il s'est arrêté à Harrân. Ainsi il arrive souvent qu'une génération recueille et accomplisse les projets, les espoirs que la génération précédente n'a pas réalisés pour elle-même.

Et Dieu par son appel à Abram sanctifie d'une certaine façon cet espoir et ce projet en le rendant réalisable et en lui donnant un sens nouveau, qu'on pourrait comprendre ainsi :

Si nos projets ne naissent et ne se nourrissent que de notre seule volonté, de notre seule imagination... nous ne pourrions pas les conduire jusqu'au bout, ou bien ils risquent fort d'être pervertis par notre volonté de puissance.

Il faut de l'altérité, une inspiration qui ne vient pas de nous-mêmes mais qui nous propulse du plus profond de nous-mêmes pour que nos projets vivent et soient bénédiction.

Mais cela signifie un engagement éminemment personnel, c'est-à-dire une entrée en responsabilité, une prise de conscience.

Et c'est ce qu'on peut entendre dans l'appel de Dieu à Abram : « Pars pour toi-même de ton pays, de ta famille de la maison de ton père... va vers le pays que je te ferai voir. »

Ce « pars vers ou pour toi-même » a été beaucoup commenté par la psychanalyse, entendue comme une sorte de promesse d'accomplissement du sujet. Et l'on sait qu'Abram « le père est grand » deviendra dans l'Alliance Abraham « père du peuple, ou père de multitude ». Ce changement symbolise le passage d'un père « tout-puissant » à un père ouvert à sa descendance. Le grand nom annoncé n'est pas le nom qui était visé par l'entreprise de Babel mais le Nom donné par Dieu. Ce nom se reçoit à l'issue d'une épreuve : le départ pour Abram, la lutte avec l'ange pour Jacob.

Mais comment comprendre l'appel à quitter sa famille et la maison de son père ? Dans le contexte biblique il est impossible d'y voir une invitation à déshonorer sa famille, l'abandonner, couper les ponts.

Car cela irait contre le commandement : « Tu honoreras ton père et ta mère afin que tu prolonges ta vie sur la terre que Dieu te donnera. »

Pendant le départ signifie forcément le changement, à titre personnel puis au niveau collectif. C'est l'entrée dans une histoire nouvelle, et c'est le développement d'une personnalité nouvelle. Par expérience on sait que déjà par la langue on devient autre, sans parler des mœurs, de la culture, des habitudes alimentaires, etc.

Or Abram ne part pas pour une terre vierge, mais vers Canaan, une terre habitée, une terre qui a déjà une histoire et des dieux. On peut même avancer que la famine que va rencontrer Abram et qui va l'obliger à voyager jusqu'en Égypte est un signe d'histoire.

Dans une société agricole, ce qui fait souvent date est « l'année de l'excellente récolte » ou « l'année de la sécheresse ». Et dans le polythéisme, le culte des divinités liées à la nourriture est très important.

Donc, partir, pour Abram, c'est aller vers ce pays et cette histoire où il va découvrir et endosser sa nouvelle identité d'étranger-résident. Étranger, c'est-à-dire porteur d'altérité, résident, c'est-à-dire porteur de solidarité.

Cette identité va revêtir une triple-vocation : généalogique, théologique et éthique :

- père d'une descendance semblable à tous les grains de sable ou à toutes les étoiles du ciel ;
- signe de bénédiction pour toutes les familles de la terre ;

- signe de partage entre « ceux qui te béniront et que tu béniras, ceux qui te maudiront et que tu maudiras ».

Si c'est le départ qui révèle Abram comme Abraham, ceci nous invite à développer une nouvelle réponse à la question initiale : pourquoi part-on ? D'emblée nous voyons que la cause s'atténue derrière le but et l'objectif. Le « pourquoi ? » devient un « pour quoi ? »

Abram part pour devenir lui-même, c'est-à-dire autre que lui-même. Il part pour entrer en alliance avec cet Autre qui lui parle. Il part pour donner vie, pour devenir père.

Le départ est l'événement – lieu d'une refondation généalogique, non à partir de la terre ou de l'ethnie, mais à partir d'un appel, d'une vocation. Quelles que soient ses motivations, ses causes premières, le départ peut et doit devenir quelque chose de bon, de positif, départ pour la vie et la bénédiction et non pour la mort et la malédiction. Mais ceci implique une prise de responsabilité éthique. Ainsi Abraham – étranger résident – incarne l'hospitalité aux chênes de Mamré, à la différence des habitants de Sodome qui violentent les étrangers. Mais on sait que la responsabilité éthique d'Abraham s'exerce jusque dans sa plaidoirie devant Dieu en faveur des habitants de Sodome.

Paternité, hospitalité, justice et miséricorde sont les fruits du départ d'Abram devenu Abraham. Et ces fruits sont universels. Ils ne valent que d'être partagés. Les trois monothéismes sont appelés à en être les témoins, chacun selon sa vocation propre.

Pourquoi quitter son pays ? Pour qui ? Pour quoi ? Aujourd'hui, en ces temps de migrations importantes, il vaut qu'en s'appuyant sur la Bible et sur l'histoire d'Abraham on réfléchisse à ces questions autrement que guidés par la peur et l'instinct de rejet fréquent chez les sédentaires. Il est possible, pour soi-même, pour les autres, pour les étrangers qui arrivent dans notre pays de déceler, derrière les motivations diverses et variées, l'appel profond et le sens spirituel que peut symboliser cette aventure humaine vécue à chaque génération par une multitude d'hommes, de femmes, et d'enfants.